

titres sur lesquels le jury aura à se prononcer : **La couleur de Dieu**, de Pierre Pelot, Marabout ; **L'évangile des enfants**, ill. par Napoli, chez Tisné ; **Kopoli le renne guide**, de Jean Coué, coll. Plein vent, Laffont, et, dans la même collection : **Le soleil d'Olympie**, de Jean Séverin ; **Cinq galops de chevaux**, de René Guillot, O.D.E.G.E.

Plusieurs nouvelles collections sortent en cette fin d'année, notamment : chez Stock, les **Petits livres de nature**, jolis albums de photographies d'animaux avec un texte simple pour les enfants de 5 à 8 ans ; chez Nathan, **Le coin des jeux**, par Denise Choupot, d'un format original, offre des jeux pour les plus de

8 ans ; le même éditeur propose, dans la collection **Belles histoires, belles images**, des lectures faciles pour les débutants, en trois séries graduées, illustrées d'images gaies et colorées.

Parmi les rééditions : **Les bêtes qu'on appelle sauvages**, de Demaison, G.P. Super 1000 ; **Quatre du cours moyen**, de Bourliaguet, Magnard ; **Jeantou, maçon creusois**, de Nigremont, Magnard ; Delagrave publie une traduction du **Roi des loups**, de Lippincott, et Gallimard, dans sa Bibliothèque blanche, celle de ce chef-d'œuvre de la littérature anglaise pour enfants : **Le vent dans les saules**, de Kenneth Grahame.

POUR UNE CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE ENFANTINE

Lettre de Prague

J'ai visité, au mois de mai dernier, la Bibliothèque d'enfants de Clamart, et cela a été pour moi l'occasion d'une discussion avec les bibliothécaires et les responsables de l'association La Joie par les livres. Discussion longue et animée, car le sujet en était un problème d'un très grand intérêt : **Comment critiquer les livres pour enfants ?**

Le point de départ avait été, en apparence, innocent : on m'avait montré le Bulletin d'Analyses, et j'avais été prié, en ma qualité de visiteur étranger, d'exprimer mon sentiment sur ce bulletin et sur la façon dont y sont présentées les critiques. J'étais embarrassé : l'intérêt véritable qu'exprimait la question n'admettait pas des éloges sans objectivité. D'autre part, je ne connaissais pas précisément le but et l'influence du bulletin, et, enfin, je ne voulais pas « porter des hiboux à Athènes », c'est-à-dire juger la critique dans le pays de Taine, d'Hennequin, de Marc Soriano.

Heureusement, l'entretien s'est orienté peu à peu sur des remarques pratiques, sur la manière en particulier dont le problème est traité chez nous, en Tchécoslovaquie — dans la revue critique de littérature enfantine : **Zlaty Maj, Le Mai d'or**. On m'a finalement demandé de rédiger ces remarques pour le Bulletin d'Analyses. Les voici donc telles que je les ai retenues.

D'abord, je crois que le Bulletin peut être pour les bibliothécaires et les éducateurs d'une très grande importance dans la mesure où il ne leur apportera pas seulement des renseignements sur certains faits, mais où il leur apprendra à penser, à voir l'œuvre littéraire en relation étroite avec toute la littérature, comme une réaction à un certain passé et un phénomène d'influence déterminante pour l'avenir. Il me semble que pour critiquer des œuvres d'art — donc des livres pour enfants, qui

appartiennent au domaine de l'art — il faut avoir le cœur, la colonne vertébrale solide et la tête. Or, en matière de littérature enfantine, la situation est telle — même sur le plan international — que l'on accueille avec plaisir quiconque veut bien s'en occuper, quiconque sent qu'on ne peut, sans avoir formé un lecteur enfantin, former un lecteur adulte cultivé, ouvert et capable de comprendre les œuvres littéraires les plus difficiles et les plus individualisées. Dans ces conditions, ce n'est pas le cœur qui manque. Au contraire, il y en a souvent un peu trop.

Ce qui manque, c'est autre chose, mais il n'est pas facile de le définir. Prenons un exemple, celui du livre de Colette Vivier : **La maison des Quatre-Vents**, analysé dans le Bulletin de mars 1966. A lire cette critique, on peut croire qu'il n'y a eu, pendant la guerre, en France, ni la haine contre l'ennemi, ni le combat commun, ni la souffrance des victimes. Et pourtant il est évident que Colette Vivier décrivait les forces qui s'étaient jetées dans la guerre et que les auteurs mêmes de l'analyse avaient à ce sujet leur opinion précise. Mais la critique objectiviste — je dis bien objectiviste et non objective — tend, à mon avis, à effacer tout cela.

Pourtant il existe bien des façons d'aborder cet aspect du livre : en le comparant, par exemple, avec un autre ouvrage sur les maquis et montrant lequel est le meilleur et pourquoi ; ou, sur un plan plus général, en comparant l'image de la première guerre mondiale et celle de la seconde dans un livre pour enfants, c'est-à-dire en jugeant le nouveau roman par rapport à ceux qui sont déjà classiques, qui vivent déjà dans la conscience de plusieurs générations de lecteurs.

Cela signifie, entre autres choses, que la critique peut être amené à prendre envers l'un ou l'autre des auteurs une attitude négative — et aussi envers l'un ou l'autre des éditeurs, dont il compromet dès lors les intérêts. Mais un mauvais livre ne compromet-il pas, beaucoup plus gravement, le jugement

d'une quantité de jeunes lecteurs, futurs consommateurs de la littérature adulte ?

Je pense que le critique est tenu — c'est sûrement une question de tact — de constater la vérité, même si cette vérité est désagréable. Le lecteur aura d'autant plus confiance en ses analyses lorsque celles-ci seront positives.

Il devient alors possible de combattre la mauvaise littérature et de fortifier les pousses de l'art vivant.

La deuxième idée qui devrait guider le critique, c'est que l'influence éducative d'une œuvre résulte toujours de l'ensemble des moyens d'expression. L'enfant, d'habitude, se soucie peu des questions de forme, mais c'est justement pour cela qu'elles ont tant d'importance, et c'est la tâche des spécialistes du livre pour enfants que de savoir en juger.

Pratiquement, cela ne doit pas être plus difficile que pour l'analyse d'autres composantes d'une œuvre d'art : il s'agit de s'interroger sur le caractère personnel ou conventionnel, original ou traditionnel des moyens d'expression, sur leur fonction, etc.

Reprenons l'exemple de Colette Vivier. On peut comparer son livre avec d'autres qui traitent le même thème, ou tenter de suivre dans l'ensemble de son œuvre une certaine évolution : dans quelle mesure le thème de la guerre appartient-il à cette œuvre, comment le thème a-t-il influencé les moyens d'expression ; c'est-à-dire : ce livre prolonge-t-il la tradition de Colette Vivier ou y fait-il une exception — positive ou négative ? Bref, il faut parvenir à saisir les moyens qui déterminent — du point de vue de l'idée, du thème et de la forme — la qualité ou la non-qualité du livre.

Il me semble que le Bulletin ne devrait pas borner la critique négative au choix, en ne publiant pas d'analyses des mauvais livres. Au contraire, la comparaison des valeurs peut aider à la formation du jugement, enrichir et affermir la pensée.

Enfin, l'analyse proprement dite gagnerait à être nettement distinguée des données purement techniques : dimensions du livre, caractéristiques de l'édition, bibliographie, etc.

Je voudrais que ces quelques remarques soient accueillies comme une contribution au travail de recherche que poursuit l'équipe de La Joie par les livres, tant à la Bibliothèque de Clamart que dans le Bulletin d'Analyses. L'important, c'est que le bulletin existe, qu'il regroupe toutes les expériences positives et en transmette l'enseignement.

Personnellement, j'espère que nous nous reverrons et j'attends avec impatience la suite de nos discussions.

Jan Cervenka.

DOUZE CRITIQUES FONT LE POINT

« Comment concevez-vous votre travail de critique ? Comment entreprenez-vous la rédaction de vos analyses ? »

Telles sont les deux questions qui ont été posées aux membres de notre Comité de lecture. Si toutes les réponses ne nous sont pas parvenues, du moins est-il possible déjà de faire le point. D'une douzaine de témoignages se dégagent les éléments non d'une doctrine, mais d'une démarche qui, pour avoir ses certitudes et quelques-uns de ses critères, n'en reste pas moins tournée vers la recherche.

Il s'agit, dans l'énorme production de la littérature enfantine, de sélectionner, autant que possible, tous les livres de qualité qui peuvent plaire aux enfants, satisfaire leur curiosité, leur imagination, leur sensibilité, former leur goût et leur jugement, leur faire aimer la lecture.

Albums et documentaires

En gros, trois catégories se partagent les ouvrages proposés : les albums et contes pour les très jeunes, où l'image compte autant ou plus que le texte, les documentaires ou semi-documentaires, enfin les romans pour les plus de huit ans.

Les premiers ne peuvent être jugés qu'en fonction de l'âge et des possibilités de compréhension ; l'avis d'un psychologue est souvent nécessaire et, plus souvent encore, le test auprès des petits, dont les réactions sont parfois imprévisibles : le livre est donc communiqué dans une bibliothèque ou un jardin d'enfants où il est pris note de l'accueil qui lui est fait et des réflexions des jeunes lecteurs. « Que la phrase soit simple sans être plate, poétique sans être prétentieuse. Que le texte et l'image ne puissent aller l'un sans l'autre est important dans bien des cas, et surtout que l'image n'aille pas à l'encontre du texte, car les enfants suivent toujours l'histoire sur l'image et ils ont besoin de « s'y retrouver ». Pour les tout petits, il est important qu'il y ait un certain côté logique et précis, même dans la fantaisie ; par exemple, que l'entrée en scène d'un personnage soit annoncée. Éviter le statique, mais montrer l'enfant ou l'animal en train de faire quelque chose. C'est tellement plus intéressant. »

Les documentaires, sciences, histoire, art, etc., mais aussi tout texte romanesque qui comporte une partie aussi historique ou documentaire importante, doivent être examinés par des spécialistes. A eux de répondre aux questions qui sont de leur ressort : le livre a-t-il une valeur scientifique ? A quel degré et sous quelles réserves ? Quelle est la valeur de ses sources ? Est-il à jour par rapport aux travaux les plus récents sur le sujet traité ? Mais on demande aussi à ces scientifiques, à ces historiens, à ces professeurs, à ces techniciens de faire un effort exceptionnel qui doit renouveler leur réflexion : A quel niveau de culture s'adresse le livre ? Est-il accessible sans préparation pour un enfant de huit, de dix, de douze, de quatorze ans ? Quelle est la valeur des illustrations ? de leurs légendes ? Manque-t-il à l'ouvrage des cartes, une chronologie, un index explicatif, un glossaire ? Le texte comporte-t-il des mots difficiles qui ne sont expliqués ni par une note ni par le contexte ? Est-il suivi d'une bibliographie, et si oui, quelle en est la valeur et l'actualité ? Sinon, pouvez-vous en esquisser une qui soit utilisable directement par les enfants ou qui puisse servir aux bibliothécaires, éducateurs ou animateurs pour orienter l'étude d'un thème ? Enfin, il est intéressant de situer le livre par rapport aux programmes scolaires, car le livre non scolaire pour fournir à l'enfant une documentation qui élargira et enrichira les connaissances acquises en classe. Il peut apprivoiser sa curiosité et lui rendre vivants, actuels et familiers des sujets jusqu'alors marqués de l'étiquette : Leçon, ou Question de cours.

C'est d'ailleurs une tendance actuelle — faut-il dire une mode ? — d'enrober les connaissances his-

toriques ou « utiles » dans une appétissante fiction ; artifice qui n'est pas nouveau, mais qui servait autrefois plus à moraliser qu'à documenter. Il sera peut-être intéressant de traiter le sujet dans un des prochains numéros du Bulletin. Disons simplement, pour l'instant, que le souci documentaire a ses abus.

Enfin, des trois types de livres pour enfants que le critique a pour mission d'étudier, le mieux représenté, en quantité du moins, est sans doute la fiction : contes ou romans, où le texte joue le principal rôle, et qui pose, nous le verrons, les véritables problèmes de fond.

Trois critères positifs

Un certain nombre de critères négatifs justifient les premières éliminations : la laideur, une agressive vulgarité, le plagiat, les adaptations inutiles ou maladroites, le rabâchage de thèmes usés, l'étalage du morbide ou de la violence sans contrepartie, une érudition pesante, une langue difficile ou encombrée de termes insuffisamment expliqués. Mais ce sont des critères positifs qui entraînent les premiers choix.

Trois semblent décisifs pour la plupart de nos critiques :

L'agrément de la lecture : « trop de livres sont ennuyeux », « un livre que j'ai du mal à lire ennuiera l'enfant », « le livre doit avoir une valeur récréative ».

La vérité : « Je ne retiens que les livres qui me paraissent avoir un accent de vérité », « rejeter le fabriqué et la fausse poésie ; j'aime toujours mieux un bon récit réaliste », ne rien laisser passer de faux : informations inexactes, erreurs, faux sentiments, faux problèmes, fausse littérature », « éliminer tout ce qui est adaptation déformante, tout ce qui donne une idée fautive de la vie, mièvre, sentimentale ou inutilement cruelle. Ce qui me paraît le plus important, c'est le côté vrai et tonique, tout ce qui reflète la vie ».

L'originalité : « L'auteur a quelque chose à dire », « le livre apporte une expérience nouvelle et vraie, fait connaître des milieux différents ».

C'est là une première étape qui correspond à la première lecture, subjective, mais faite « sans idée préconçue », « en faisant abstraction de tout souci critique », « en me laissant prendre au charme du livre — ou non... ». Il n'est pas donné à tous de savoir se mettre à la place du lecteur de quatre ans, de huit ans, mais l'expérience pédagogique et l'habitude des enfants font très vite pressentir les chances qu'un livre a de les retenir, de les faire rire aux éclats, de les intéresser ou de les rebuter.

Après ce premier contact avec le livre, « il est bon de laisser passer quelques jours », puis de le reprendre pour une deuxième lecture plus ou moins approfondie, mais alors délibérément critique. Enfin, après la découverte, la réflexion, l'examen détaillé, les enquêtes auprès d'autres éducateurs, les tests avec les enfants, le critique se retrouve seul devant la page blanche — ou devant un questionnaire qui le guide et l'embarrasse à la fois.

Il note d'abord les renseignements pratiques et juge la valeur de la présentation : solidité de la reliure, qualité du papier et des reproductions, lisibilité du texte, clarté de la mise en pages. Il ne

faut qu'un minimum de connaissances techniques et une culture artistique à jour pour dépister la photo floue, le cliché trop noir ou trop gris, les coquilles qui dénaturent le texte, l'illustration de tout repos, mais qui date, le faux moderne. On doit pouvoir exiger de l'image qu'elle ait de la force et du style, qu'elle ne trahisse pas le texte.

Quant à la forme littéraire : « Il est nécessaire d'apprendre à l'enfant à écrire correctement et agréablement le français ». « Vocabulaire accessible », « pas de ton didactique ». Les « trop grandes facilités de plume, la vulgarité de langage, les clichés » sont naturellement condamnés, comme la prétention, la mièvrerie, l'abus de subtilités poétiques. Bref, tout le monde est à peu près d'accord, « à condition qu'on ne rejette pas, à force de purisme, une langue personnelle, pittoresque, si elle est l'expression authentique d'un talent ou d'une expérience ». « Pour être compris de l'enfance, disait Anatole France, rien ne vaut un beau génie... des œuvres écrites dans un style fort et plein de sens. »

Les difficultés réelles concernent les jugements de fond. Là, pas de recette, pas de science pour étayer la critique. L'expérience elle-même reconnaît-elle des critères bien définis, qu'ils soient littéraires ou esthétiques, moraux ou partisans, psychologiques ou techniques ? C'est alors que chacun doit savoir « comment il conçoit son travail de critique ». Tout de suite apparaissent des divergences.

« Je considère que mon travail ne diffère en rien de celui d'un critique ordinaire. Une bonne œuvre pour enfants peut et doit se lire à tout âge. » « Un livre pour enfants appartient à la catégorie des œuvres d'art. » « Il n'est pas question de juger un livre en soi, comme n'importe quelle œuvre d'art, mais de voir quelle sera son action sur le jeune lecteur, les répercussions possibles sur son comportement. »

Une littérature orientée ?

En somme, deux questions valent d'être posées : Dans quelle mesure la littérature pour enfants est-elle spécifique ? Dans quelle mesure doit-elle être orientée ?

Les livres pour adultes sont écrits par des adultes et critiqués par des adultes, mais « il est paradoxal qu'un livre écrit pour des enfants soit analysé par des adultes et pour des adultes. Le critique peut donc difficilement dire ce qui plaira à l'enfant ou non. Il doit plutôt se demander ce qu'est la littérature enfantine ». Sa spécificité est celle du « phénomène enfant » auquel l'auteur doit s'adapter, soit qu'il ait gardé en lui son enfance assez vivante, soit qu'il ait étudié la psychologie enfantine d'assez près pour que son approche lui soit devenue naturelle. Mais, pour un Andersen ou un Père Castor, combien de théoriciens sans esprit ni chaleur, combien surtout de mal mûris qui n'ont à offrir aux enfants que leurs nostalgies. Si bien que des lecteurs de douze ans se sont parfois détournés de leurs habituels auteurs pour aller retrouver dans des histoires qui n'avaient pas été faites pour eux — tels Robinson ou Gulliver — cette qualité d'imagination et cette vitalité dont ils ont le goût, comme les hommes. Il est de bons et mauvais critiques comme il est de bons et de méchants auteurs. Leurs

qualités et leurs faiblesses sont, au fond, à peu près les mêmes. C'est ainsi que les critères qui fondent nos jugements de lecteurs composent une littérature dont il est nécessaire que nous soyons conscients.

Car « l'orientation », que tout éducateur considère plus ou moins comme un de ses devoirs, est, d'abord, inévitable. L'enfant dépend, en effet, des grandes personnes pour tout ce qui concerne sa subsistance, sa protection, son apprentissage de la vie. Ce qu'on lui présente n'influe-t-il pas sur son évolution en entrant dans le matériel de son expérience, avec le caractère privilégié de ce qui lui est proposé par l'adulte ? Il y aurait sans doute beaucoup d'illusion — ou d'hypocrisie — à prétendre éviter, même dans un conte ou un roman, tout caractère éducatif. On s'efforce, en réalité, de le faire « passer » sans qu'il rebute ou décourage. Et qui se soucie sérieusement de ce qui passe ainsi entre les lignes de tant d'œuvres hâtives, malhonnêtes, ou simplement commerciales ? « Puisque le critique s'adresse à ceux qui ont le souci de former les enfants, son rôle, me semble-t-il, est de leur dire comment le livre va former l'enfant. Le livre, en tant que tel, influence l'enfant comme un tout, autant par sa forme que par son contenu. Il s'agit alors de savoir dans quel sens l'auteur « informe » l'esprit de l'enfant, ce qui est dit, et comment c'est dit. Et cela revient souvent à dénoncer l'aspect conventionnel du livre pour enfants. »

Par rapport à quoi le critique jugera-t-il cette « formation », ce « comment » ou ce « conventionnel » ? Ainsi est-il ramené, à chaque tournant, à la question de fond : Pourquoi lisons-nous ces livres ?

« Pour savoir ce qu'il est bon de mettre entre les mains de l'enfant. » « Pour faire prendre conscience aux éducateurs des intérêts et des besoins de l'enfant. » ... Mais ces intérêts, ces besoins, ce qui est bon ou mauvais, sont-ils définis une fois pour toutes ? « Il convient, écrivait, il y a quinze ans, René Zazzo, de définir explicitement nos buts éducatifs. La réponse n'est pas à chercher alors dans une prétendue nature immuable de l'enfant, mais dans les exigences d'une société en évolution », ce qui ne veut pas dire que l'éducation doit être un simple conditionnement aux besoins de la société, mais « pour savoir ce qui convient à l'enfant, il faut que l'adulte sache en toute lucidité et dise en toute clarté ce qui lui conviendrait à lui-même ». Qu'il ait en même temps, disent nos critiques, le souci d'épanouir tous les dons de l'enfant, « ouvrir son esprit, l'amener à réfléchir, encourager les expériences, former un adulte futur capable de penser par lui-même », « faire connaître et comprendre à l'enfant le monde dans lequel il vit ». « La critique doit être une matière vivante, toujours en évolution, toujours en contact avec la réalité et le monde actuel... »

Réalité du merveilleux

Au fait, dans cette perspective, quelles sont les limites du réalisme ? On a fait le procès du merveilleux : ne détourne-t-il pas dangereusement du réel où l'adulte devra vivre ? Peut-on en attendre un enrichissement intellectuel ou affectif ? Ou bien ne joue-t-il qu'un rôle de distraction, n'est-il qu'un domaine « en marge » où se défend le réel ?

Une enquête, faite en 1952, avait suscité bien des

réponses intéressantes : « Il faut que la vie, lentement, en augmentant les puissances de l'enfant, lui révèle un autre monde ; celui de l'action. Mais vouloir supprimer le merveilleux, c'est vouloir que les rosiers fleurissent en février » (Maurois) « Le merveilleux, de quelque nature qu'il soit, ne saurait détourner longtemps l'enfant de la réalité ; pas plus que les mondes imaginaires qu'il adopte pour ses jeux. » (Vildrac) Et l'on peut aller plus loin : « Les contes de fées, comme les grands mythes, décrivent, sous une forme symbolique, des drames-types de la conscience humaine. » (Samivel) « Quand l'enfant fait, avec ce qu'il voit et entend, exactement ce que nous savons qu'il fait avec ce qu'il touche (d'un morceau de bois un train), il témoigne de la puissance de l'esprit. » (G. Venaissin) « Les contes et les histoires merveilleuses renferment non seulement une grande richesse poétique, mais offrent en plus, sous des formes symboliques, une source intarissable de pensée, de vie, de vérité... L'imagination se retrouve à la base de toute création. Avant de réaliser la machine qui servit à voler, ne fallut-il pas imaginer la joie de voler ? » (M. Leriche).

Le critique au pied du mur

Il n'était peut-être pas inutile d'ouvrir cette parenthèse et de jeter, un peu à la diable, quelques idées venues de tous les horizons.

Ainsi le critique se sentira-t-il moins seul devant sa tâche. Car elle est décidément lourde, s'il est honnête, et s'il n'a pas, comme dit notre correspondant de Prague, « une colonne vertébrale solide ». Quelle peut être cette idée directrice, qui serve d'axe au jugement comme à la vie ? On nous en propose deux aspects :

« Un critère partisan, ou orienté, ou engagé. Le livre est alors jugé par référence à une philosophie, une doctrine, une idéologie. C'est concevable et cela existe. Il serait souhaitable qu'un critique engagé signale les critiques d'autres tendances, ne fût-ce que pour les réfuter.

« Un critère culturel pluraliste, qui semble devoir être le nôtre, et qui devrait nous obliger à donner l'information la plus large possible sur le contenu et la forme du livre, signaler ce qu'en pensent les critiques de différentes tendances, sans renoncer à donner nos impressions en référence à un humanisme positif lucide. »

Autour de ces positions, chacun se situe plus ou moins nettement : « Rendre compte de l'esprit de l'œuvre, donner envie de la lire. » « La partie la plus difficile est de transmettre l'impression personnelle. Je prends finalement le parti d'inviter à lire plutôt que d'analyser l'œuvre. » « Le livre provoque un plaisir, mais plus encore un dialogue, que nous devons susciter, faciliter, enrichir. » « Il s'agit surtout pour nous d'éloigner les livres nocifs. Ensuite les enfants font leur choix. » « Finalement, la grande question pour moi, c'est de savoir si le livre offert à l'enfant va l'intégrer un peu plus à notre société, ou s'il l'aidera à en envisager une autre. »

A part cette question du critère ultime, que chacun résout pour soi et qui est rarement explicitée, d'autres soucis se sont exprimés, touchant l'œuvre elle-même et son auteur : « Ne devons-nous pas, par honnêteté, chercher à nous mettre à la place de l'auteur,

trouver les raisons pour lesquelles il a écrit le livre, en lui demandant, le cas échéant, des éclaircissements... Le livre analysé se révélera plus clairement si nous le considérons comme un moment de la création globale d'un écrivain... Cela suppose que le Bulletin propose des présentations d'auteurs pour les enfants.» Et, quant à l'œuvre : « Je m'efforce de comparer le livre à tous ceux qui existent déjà sur le même thème. » « Je lis d'autres livres du même genre ou abordant le même sujet. » Souci d'objectivité : « Je m'impose chaque fois de répondre à cette question : Ce livre me semble bon, qu'a-t-il de mauvais ? ou : Ce livre me semble mauvais, qu'a-t-il de bon ? C'est une discipline positive. » « Éviter, en bien ou en mal, le préjugé de la collection, et bien préciser si toute la collection est bonne, ou quels sont les titres à retenir et ceux à critiquer ou à éliminer. »

Enfin la forme actuelle de nos questionnaires est-elle satisfaisante ? « J'ai toujours remarqué qu'il était gênant de suivre le cadre proposé par le Bulletin pour l'analyse des livres. On en arrive à retenir de très mauvais livres, mais qui, au fond, répondent aux normes proposées par les éducateurs. En revanche, les bons livres risquent d'être éliminés. Qui sait si le Comité n'aurait pas éliminé *Alice au pays des merveilles* ou *Mary Poppins* parce qu'invraisemblables ? En fait, le cadre devrait nous servir seulement après la rédaction de la fiche, pour nous assurer que nous n'avons négligé aucun point important. »

Et les enfants dans tout cela ? Ne pourrait-on quelquefois demander leur avis, non seulement sous forme de tests ou de référendum, mais, puisque eux aussi ont des comités ou des clubs de lecture, en publiant les avis qu'ils ont exprimés — il ne leur manque souvent que d'être sollicités.

Simone Lamblin.

Témoignages cités de : Isabelle Badoche, Annie Bagot, Jeanne Bussmann, Lise Encrevé, André Harotte, Yvette Jacquet, Isabelle Jan, Geneviève Le Cacheux, Thérèse Lorne, Françoise Oddoux, Geneviève Patte, Monique Stieffatre.

Quelques livres à relire

- L. Félix-Faure-Goyau. **La vie et la mort des fées**, Perrin, 1910.
M.T. Lizarus. **La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle**, Presses Universitaires, 1924.
M. Labry-Hollebecque. **Les charmeurs d'enfants**, Baudinière, 1927.
M.E. Storer. **La mode des contes de fées**, Champion, 1928.
P. Hazard. **Les livres, les enfants et les hommes**, Boivin, 1949.
M. Loffler-Delachaux. **Le symbolisme des contes de fées**, L'Arche, 1949, et **Le symbolisme des légendes**, L'Arche, 1950.
J. de Trigon. **Histoire de la littérature enfantine**, Hachette, 1950.
A. Brauner. **Nos livres d'enfants ont menti**, S.A.B.R.I., 1951.
Les enfants et les livres, numéro spécial de *L'Éducation nationale*, novembre 1952.
M. Ch. Vérot. **Les enfants et les livres**, 1954.
J.-P. Bayard. **Histoire des légendes**, 1955.
Les livres pour les enfants, numéro spécial de la revue *Enfance*, mai-juin 1956.
André Bay. **La littérature enfantine**, in *Histoire des littératures*, tome 3, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1958.